



HAL
open science

La magie étymologique

Galina Kabakova

► **To cite this version:**

| Galina Kabakova. La magie étymologique. Langage et Société, 1992, 60, pp.67-77. halshs-01339345

HAL Id: halshs-01339345

<https://shs.hal.science/halshs-01339345>

Submitted on 21 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La magie étymologique

In: Langage et société, n°60, 1992. D'où parlent les mots ? Le terrain de l'étymologie. pp. 67-77.

Résumé

L'article contribue à la "réhabilitation" de l'étymologie populaire, procédé linguistique, voire cognitif de grande importance. L'analyse de son mécanisme et de ses fonctions (explicative, generative) est faite à partir du vocabulaire spécifique du calendrier traditionnel des Roumains. L'interaction permanente de la langue et des réalités quotidiennes et rituelles s'avère surtout nécessaire en cas de rencontre de cultures différentes. A travers la magie étymologique s'effectue alors la traduction de fond d'une langue en une autre (interprétation des emprunts), d'un langage en un autre (parole et geste).

Abstract

Kabakova, Galina - « Etymological magic ».

This article contributes to the "rehabilitation" of folk etymology, which is a linguistic or even cognitive process of the utmost importance. This analysis of how it functions (explanatory, generative) departs here from the specific vocabulary of the traditional Rumanian calendar. Permanent interaction between language and the realities of daily life and rituals is particularly necessary when different cultures are in contact. Through "etymological magic", it becomes possible to truly translate from one tongue into another (interpretation of loan-words), from one language into another (word and gesture).

Citer ce document / Cite this document :

Kabakova Galina. La magie étymologique. In: Langage et société, n°60, 1992. D'où parlent les mots ? Le terrain de l'étymologie. pp. 67-77.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lsoc_0181-4095_1992_num_60_1_2569

LA MAGIE ÉTYMOLOGIQUE

Galina KABAKOVA
Académie des Sciences
Moscou

Le dictionnaire *Lexis* explique le terme "étymologie populaire" comme le « phénomène par lequel le sujet parlant rattache une forme donnée à une autre forme avec laquelle elle n'a aucune parenté génétique ».

Cette définition reflète parfaitement l'approche traditionnelle selon laquelle l'étymologie populaire représente un procédé pré-scientifique, totalement arbitraire, dépourvu de toute régularité, à l'exception peut être de celle de la consonance. Autrement dit, l'étymologie populaire ou "croisée" est une opération "inconsciente", elle n'est à la limite que la "fausse étymologie" (une autre désignation du même phénomène) et, par conséquent, l'oppose à l'étymologie vraie, à savoir scientifique. Compromise une fois pour toutes, elle s'est retrouvée logiquement en marge des études linguistiques. Classée comme une sorte de curiosité, perdue entre les phénomènes de la langue et la production folklorique, elle n'a guère attiré l'attention des chercheurs, et une mince bibliographie en constitue la meilleure preuve¹.

Tout au long de notre siècle la situation change grâce aux efforts des linguistes, qui tout en restant dans le domaine de la "linguistique pure" mettent en question la méthode historique avec son

1. On peut la trouver, par exemple, dans les thèses de K. Baldinger (1973) et E. Mayer (1962).

intransigeance face aux faits dépourvus de parenté génétique. Ils "réhabilitent" ce procédé spontané en expliquant, notamment que son domaine – à la différence de l'étymologie savante, qui est toujours diachronique – est la synchronie ; elle cherche à établir un rapport de parenté entre des mots contemporains. Cette interprétation de l'étymologie populaire aboutit à la recherche d'autres termes pour définir le phénomène analysé qui correspondraient mieux à sa spécificité. Ainsi, apparaissent les noms d'étymologie statique ou associative, de *synchronische Etymologie*, à moins que l'on refuse totalement la notion d'étymologie, pour mettre en évidence les mécanismes qui lui sont propres : "*unconscious sound and sense-assimilations*²", "*Wortanalogie*", "attraction homonymique" ou "paronymique".

L'étude impartiale de ce procédé linguistique incite les chercheurs à renoncer au dualisme manichéen de "vraies" et "fausses" étymologies, compte tenu du fait que "les étymologies des étymologistes" parfois ne sont pas meilleures que celles du peuple. En fait, de plus en plus souvent on invite à ne pas les traiter comme « une sorte d'intermède comique sur la scène de la linguistique », puisque « l'étymologie populaire a conditionné [...] de tout temps, la vie du langage, n'étant qu'une manifestation, parfois outrancière des processus associatifs qui seuls rendent possibles l'acquisition d'une langue, son maniement et son développement » (Orr, 1966 : 1).

D'autre part, la "revalorisation" de l'étymologie populaire résulte des études ethnolinguistiques qui portent autant sur l'oralité que sur le texte – dans le sens sémiotique du mot – rituel. Ainsi, N.I.Tolstoï et S.M.Tolstaya (1988), dans leur communication faite au X^e Congrès des Slavistes, ont signalé l'opportunité de trois aspects dans l'analyse de l'étymologie populaire : dans le cadre de la linguistique (lexicologie, étymologie), de la poétique (structure du texte) et de la culture traditionnelle (rites, croyances, mythes). Selon les types de source soumise à l'analyse, ce procédé est censé remplir différentes fonctions, parmi lesquelles la motivation reste des plus importantes. En effet, l'approche qui prend en considération non pas seulement le mot mais le texte, reconsti-

2. D'ailleurs, c'est le titre de la thèse de M.E.Houtzager (Amsterdam, 1935), consacrée entièrement au sujet.

tuant le contexte spécifique, contribue dans une large mesure à la compréhension du mécanisme cognitif du phénomène en question. En outre, le renoncement au "linguistocentrisme" permet de revenir au problème du rapport entre la langue et la pensée, et d'examiner de près les impulsions que la langue est à même de communiquer à la vie quotidienne.

Cette approche nous est aussi familière. Les recherches que nous avons effectuées dans le cadre des études doctorales étaient axées sur la terminologie des fêtes de l'année en Roumanie. Ayant rédigé la liste complète – autant que possible – des "chrononymes" (noms de jours, fêtes ou périodes), nous avons étudié les modèles onomasiologiques de ce segment lexical. A la différence d'autres substructures lexicales liées à la culture traditionnelle (terminologie du mariage, des funérailles, etc.), celle-ci est moins ancienne. La plupart des fêtes ont des noms à forme transparente. Ces appellations se composent souvent comme des syntagmes nominaux, où le déterminé est représenté par le nom d'un jour et le déterminant se rapporte à une réalité rituelle ou une représentation mythique. Le rituel correspondant peut être évoqué par l'acte central aussi bien que par son agent, par le destinataire de l'acte ou par l'objet rituel, dont les fonctions dans le cadre du rite varient considérablement : il peut s'agir de la nourriture typique ou des objets symbolisant le message du rituel, etc.

Pour expliciter ces observations, référons-nous à l'exemple du lundi et du mardi, les deux premiers jours du Carême orthodoxe long de sept semaines. Ces jours-là, marqués par un grand nombre de pratiques rituelles, peuvent être nommés différemment selon les localités : *spolocania* (lavage) (Stefănuță, 1937 : 67 ; Pamfile, 1913 : 166-167) "lundi", parce que la tradition veut que toute vaisselle soit lavée, rincée minutieusement après le repas gras et *martea vaselor* (mardi de la vaisselle) (Petrovici, 1935 : 43). La même besogne ainsi que le début de la pénitence donnent naissance au qualificatif relatif au premier jour du Carême : *lunea curată* (lundi pur). Les mères des bergers ce jour-là cuisinent des gâteaux pour protéger leurs enfants contre les loups, ce qui inspire l'appellation *lunea păstorilor* (lundi des bergers).

Les soucis de protection incitent les agriculteurs à prendre des mesures contre les oiseaux et les insectes qui pourraient nuire

aux semences et aux arbres fruitiers. D'une part, on observe certains interdits (p. ex., on ne travaille pas avec des outils pointus), d'autre part, on a recours à des pratiques préventives : on cuit du maïs et l'on en régale les voisins pour « brûler le bec aux pies », ou bien on fabrique un fil, les yeux fermés, pour y faire de nombreux nœuds en expliquant le sens du geste : « je noue le bec de la pie et de tous les parasites qui me volent du maïs ». Par conséquent, les jours portent les noms de *lunia* et *martea ciorilor* (lundi et mardi des pies), *ziua burgiasilor* et *forfecarilor* (jour des insectes) (Marian, 1899 : 1, 13). D'autres interdictions visant à la protection contre le tonnerre se voient reflétées dans le nom de *martea trăsnetului* (mardi du tonnerre) (Fochi, 1976 : 196). Enfin, le terme *jijeu*, d'origine obscure, qui désigne la chasse aux chiens s'applique parfois au premier lundi du Carême, jour où cette chasse a lieu (Burada, 1980 : 21).

Ces exemples correspondent aux modèles les plus courants qui sont à l'origine des chrononymes. En envisageant le rituel comme un énoncé ou plutôt comme une proposition grammaticale, on peut y discerner les éléments qui dans le cadre du rite assument les mêmes fonctions que les termes de la proposition. Par ailleurs, chacun de ces éléments est capable de motiver les appellations terminologiques, en l'occurrence les noms de fêtes.

Cette digression nous a été nécessaire pour présenter les types onomasiologiques et "étymologisants" qui dominent dans ce segment de la terminologie populaire. Avec les termes évoquant les observations du temps ou les personnages mythiques, ils sont les plus productifs. En conséquence, ces modèles imposent les règles et les principes d'interprétation des termes dont l'étymologie paraît obscure. Cela concerne les emprunts.

En effet, parmi des exemples évoqués nous avons cité celui de *spolocanie*, qui provient du russe *poloskanie* ou *poloskanie zubov* (rinçage ou rinçage des dents), du nom de la coutume qui a lieu chez les Russes et chez les Ukrainiens le même jour (premier lundi du Carême) et qui consiste en rinçage de la vaisselle, "souillée" par le repas gras, d'une part, et des fêtes de femmes mariées qui se réunissent pour « se rincer la bouche ou les dents » avec de la vodka, d'autre part. Les deux coutumes devaient, à l'avis de leurs exécutants, favoriser la bonne récolte du chanvre.

Les deux coutumes et le mot (*Brauch* et *Sache*, si l'on reprend la terminologie de la méthode *Wörter und Sachen*) ont été empruntés par la population roumaine de la Moldavie chez leurs voisins slaves. Pourtant, le mot slave a été réinterprété et mis en corrélation avec le verbe roumain *a spăla* (laver), ce qui a renforcé l'intégration du mot et de la réalité qu'il désigne dans la tradition roumaine.

Ce cas classique de l'étymologisation spontanée représente l'une des fonctions essentielles de ce phénomène linguistique : la fonction explicative. Les deux éléments intimement liés sur le sol slave (l'appellation et le rite), transposés dans une autre réalité linguistique, retrouvent cette liaison à travers la transformation phonétique, l'attraction. Mais la motivation ne se produit que d'après les schémas, les modèles profondément ancrés dans la conscience linguistique. Comme le dit J.Orr (1963 : 4), l'étymologie populaire est « également un instrument organisateur. Elle agit tantôt sur la forme, tantôt sur le sens des mots, rapprochant par la forme des mots qui sont associés par le sens, rapprochant par la signification, des mots qui présentent une similarité de forme ».

Les recherches "étymologiques" ou plutôt les recherches des significations plus transparentes surviennent souvent pour la terminologie ecclésiastique. La nouvelle interprétation du terme peut soit se produire d'après les types de nominations dont il était déjà question, c'est-à-dire, ceux où un seul mot concentre l'idée d'un rite ou d'une croyance quelconque, soit se présenter sous l'aspect d'un texte développé. Ceci représente un modèle plutôt rare mais néanmoins existant, par exemple, le nom de premier février *crapă-oul corbului* (l'oeuf de corbeau éclôt) cite un dicton lié à la météorologie populaire (Muslea, Bîrlea, 1970 : 421).

Si le texte intégral peut devenir un nom, un chrononyme en l'occurrence, le nom, à son tour, peut être d'autant plus déchiffré comme un texte développé que la terminologie du calendrier dans sa totalité renvoient au texte rituel. Ainsi, le nom du milieu du Carême *tîrnoasele* qui est le dérivé du verbe *a tîrnosi* (consacrer) est à l'origine d'une légende, enregistrée dans les Montagnes occidentales. La légende veut que le nom du jour provienne du cri *Cîr'nainte, cîr'napi* (Crao, avant, croa, arrière), ce cri fut adressé en tant que mise en garde à une femme qui ourdissait ce jour-là, malgré les interdits (Ionitã, 1982 : 179).

Si les deux premiers cas n'ont donné lieu qu'à une seule et unique interprétation, il n'en est pas toujours de même, surtout si la nomination n'est pas assise sur une réalité rituelle. Un emprunt du croate, par exemple, *sredo-rusa* (milieu de la Pentecôte ou mercredi voué à la protection contre la *rusa*, une maladie cutanée d'enfant) qui se rapporte à la Mésopentecôte (le milieu du cycle pascal) ouvre la voie à une multitude d'interprétations selon les aires ethnoculturelles. La deuxième partie est partout identifiée au nom roumain de la Pentecôte : *Rusalii*. Par contre, la première est à l'origine des variants tels que *strat* (strate) ou *sfredel* (foret), d'où se forment les noms de la fête : *Stodorusale*, *Strat de Rusalii*, *Sfredelul Rusalilor*. En outre, le nom mentionné de la Pentecôte incite à rapprocher le premier mot avec la fête de Saint Théodore, célébrée dans la première semaine du Carême. La composition de deux noms *Todorusale*, *stodorusale* est censée rendre la forme phonétique plus compréhensible.

Mais les fonctions explicative et "organisatrice", assez évidentes, n'épuisent pas le phénomène. Ayant trouvé l'explication suffisamment plausible de l'origine du mot afin de faire «subir la naturalisation portée sur le sens » (J.Orr) de l'emprunt, la pensée populaire procède tout de suite à l'établissement de nouveaux liens, pour passer des causes aux conséquences et finalement pousser l'analogie dans l'autre sens.

En effet, une fois la forme *Todorusale* trouvée, rien n'empêche de reconstruire (ou plutôt de construire) un texte "étiologique", selon lequel ce jour-là marque la limite de deux grandes périodes chronologiques. La première, celle de Pâques et de Carême, se voit "contrôlée" par les Saints Théodores, une bande de cavaliers sauvages ou de centaures qui ravagent les villages au début du Carême et continuent d'exercer le pouvoir jusqu'à ce qu'ils ne se heurtent à une force non moins puissante. Celle-ci est représentée par des esprits féminins qui personnifient la Pentecôte (*Rusalii*). Le jour de leur rencontre, la Mésopentecôte, la succession du pouvoir est consacrée par le geste symbolique : les filles de Pentecôte offrent aux cavaliers de Saint Théodore des bouquets d'herbes homonymes avec la fête (*Todorusă*) (Marian, 1901 : 328³).

3. D'ailleurs une grande partie de la thèse de O. Buhociu (1957) fut consacrée à l'étude des personnages mythiques dans le cycle printanier.

Il importe de souligner le fait que la démarche linguistique déclenche la création artistique, en l'occurrence une croyance de caractère étiologique. Cette dernière engendre à son tour une réglementation plus pratique, selon laquelle ces herbes, médicinales au début, perdent leurs qualités à partir de cette date.

Cette créativité linguistique est, en général, beaucoup plus présente sur le plan quotidien, au niveau des prescriptions ou des interdictions régissant la vie de tous les jours. Si on reprend le cas de *Sfredelul Rusaliilor*, on verra que la référence au foret ne reste pas sans conséquences. En fait, on considère que cette date est la plus opportune pour percer (*a sfredeli*) les oreilles : elles se cicatrisent très vite (Cristescu-Golopentia, 1944 : 63).

L'aspect phonétique peut évoquer des associations d'idées plus ou moins éloignées : le nom de la sainte *Barbura* fait penser aux Roumains, d'une part, au *bubat* (la variole), mais encore aux *borboasele* (les sorts). Ceci fait naître des pratiques magiques, qu'on effectue ce jour-là pour protéger les enfants contre la variole : on enduit le menton de l'enfant de sucre, de baies d'obier ou de miel – cela s'appelle *se (îm)bărburează*. (Hasdeu, 1972 : 162 ; Pamfile, 1914 : 149, *DLR*, 1913 : 496). En même temps, les deux mots peuvent s'employer comme les synonymes du chrononyme principal.

Une célébration bien spécifique de la plupart des fêtes est fondée sur la réalité linguistique : au lieu d'accomplir des rituels, les paysans s'emploient à respecter des interdictions, en renonçant, par exemple, à certains types de travail journalier. La raison latente de cette réglementation se retrouve, pense-t-on, dans les noms des jours respectifs : à la Transfiguration (*Probajeni*) les adultes comme les enfants s'appliquent à ne pas se quereller pour ne pas être grondés (*probozit*) tout au long de l'année (Gorovei, 1915 : 582). Une appréhension comparable est à la base de la vénération de saint Kirique (*Ciurica*) : on ne travaille pas le 15 juillet, qui lui est consacré (parfois aussi les deux jours suivants), pour ne pas avoir à pleurer (*a ciurui*) à cause des coups reçus (*DLR*, 1913 : 518). Le jour de la Présentation de la Vierge (21.11, *Ovidenie*) est considéré comme une grande fête, parce que ce "jour-là le monde vit le jour" (*de Ovidenie s'a vedit lumea*) (Candrea, Adamescu, 1931 : 882).

D'ailleurs, la conversion entre un terme ecclésiastique ou le nom d'un saint et la réalité de la vie quotidienne sont susceptibles d'actualiser les "vrais" liens étymologiques. Le 25 juillet, la fête de la Dormition de sainte Anne (*Adormirea*), on s'abstient de travailler et on veille pour ne pas « dormir son dernier sommeil » (*adormi*). (Rădulescu-Codin, Mihalache, 1909 : 85). Les activités le jour de saint Foca (22.7) menacent de causer un incendie (*foc*), celles effectuées la saint Lupp (23.8) et la saint Luc (18.10) risquent de provoquer les attaques des loups (*lupi*). On ne travaille pas non plus le jour de saint Pierre pour que "les pierres", à savoir les grêlons (*piatră*) ne ravagent pas les semailles (cf. un des noms de sa fête : *Chetrile Sînchietrului* (les grêlons de saint Pierre) (Nerej, 1939 : 94 ; Gorovei 1915 : 121 ; Petrovici, 1935 : 45).

L'étymologie populaire se trouve être un procédé aussi typique de la constitution de ce champ sémantique que la polysémie ou la dérivation. Ainsi, les noms des saints et des fêtes, par exemple, sont attribués à certains éléments qui sont en rapport avec les dates respectives. Barbura prête son nom à l'obier, dont on enduit le menton d'un enfant le jour de la sainte, Marine inspire le nom *mărin* (la maladie du bétail qui fait gonfler le pis, les ulcères qui apparaissent sur le derrière de celui qui travaille le jour de la sainte Marine) ; le mal d'estomac peut également affecter celui qui transgresse l'interdit de travail, alors il portera le nom de *mărinit* (Marian, 1898 : 113 ; Candrea, Adamescu, 1931 : 750). Ceci dit, les noms de maladies ne sont pas seulement susceptibles d'étymologiser les noms de saints⁴, mais aussi bien d'être motivés par ces derniers.

L'attraction "seconde" accomplit en dehors de la fonction de motivation, une fonction "générative", cette dernière impliquant l'accomplissement de certains rites à partir du "message déchiffré" du nom. Très souvent, par ailleurs, elles sont intimement liées : la recherche des motifs se transforme aussitôt en prescriptions pratiques. On a déjà démontré certains cas de figure. Signalons encore celui-ci, où l'étymologisation cherche à rapprocher la spécification avec la signification complète.

Ainsi, le nom de "vendredi sec" (*Vinerea (cea) seacă*) que porte tantôt vendredi saint, tantôt vendredi de Pâques ou bien celui

4. D'ailleurs, les noms de saints dans un grand nombre de traditions populaires incitent à la recherche de leurs "profils" respectifs. Voir Kraemer, 1950.

d'avant l'Ascension ne s'appliquait initialement qu'au vendredi précédent la Pâques. Le terme est motivé par la nourriture maigre (*sec*) qui seule était autorisée pendant le Carême et surtout pendant sa dernière semaine. Mais l'enchaînement d'idées incite à envisager ce jour-là comme un moment privilégié du "dessèchement" quel qu'il soit, favorable ou dangereux. Il est vrai que les risques de la sécheresse sont plus souvent cités dans les études ethnologiques relatant les coutumes de la-dite fête. On évoque, par exemple, l'interdit de cuire du pain, semer, planter les arbres, même entrer dans les vignes de crainte de nuire aux semailles, jardins, etc. Par contre, on considère le vendredi saint comme la seule date de l'année où l'on peut se guérir des maladies en se baignant dans une rivière avant le lever du soleil, parce qu'« autant ce vendredi est sec, autant les maladies sècheront » (*cum îi vinerea-sacî, asa sî sâsi boalili*). (Stefânucà, 1937 : 68 ; Fochi, 1976 : 237, 279 ; Bîrlea, Muslea, 1970 : 364).

Il importe de préciser que cet exemple n'est pas spécifique de la situation roumaine. En fait, il représente une isoglosse importante qui traverse également le domaine slave (bulgare, ukrainien, russe, polonais, lusace, tchèque) et continue jusqu'aux dialectes suédois en Finlande. En outre, partout où ce terme (ou des termes semblables, tels que "les jours secs", "jeudi sec", "mardi sec", etc.), est enregistré, on découvre les mêmes glissements de sens et d'interprétation. La magie étymologique (c'est le terme que les Tolstoï attribuent à la fonction générative) sur le territoire slave se traduit également en interdits et prescriptions. Les dernières embrassent les baignades, l'arrosage de toutes sortes dont le but est de garantir les pluies durant l'été. Les Bulgares en se proposant le même objectif donnent à manger du miel aux nuages et à l'arc-en-ciel, le "mardi sec" (*suh vtornik*), le premier mardi du Carême (Marinov, 1981 : 379). Tout comme les Roumains de Moldavie combattaient les maladies, les Ukrainiens conseillent de blanchir les murs de la maison le jeudi sec, (celui de la Pentecôte) pour que les cafards et les punaises se dessèchent.

Pour conclure, soulignons une fois de plus que la terminologie populaire s'avère particulièrement efficace dans la situation où le besoin de la traduction s'impose. La traduction dans le sens

large du terme, car plusieurs langages se voient confrontés : celui de la taxinomie ecclésiastique, d'origine slavone, et celui de la langue populaire qui pour maîtriser le calendrier orthodoxe nécessite une adaptation de fond (le processus parallèle a eu lieu au sein de l'église qui a traduit un grand nombre de termes en roumain). L'autre axe d'attraction se trace entre le mot et le geste rituel qui se nourrit de la langue pour s'y refléter de nouveau. Cette compénétration permanente a été particulièrement productive pendant des siècles et le reste encore de nos jours là où la culture traditionnelle persiste.

BIBLIOGRAPHIE

- BALDINGER, K. (1973) – *Zum Einfluss der Sprache auf die Vorstellungen des Menschen (Volksetymologie und Semantische Parallelverschiebung)*. Heidelberg.
- BUHOICIU, O. (1957) – *Le folklore roumain de printemps*. Thèse de doctorat. Paris, EPHE.
- BURADA, T.T. (1980) – *Opere*. Bucarest, Editura muzicală, vol. 4.
- CANDREA, I.A. et Gh. ADAMESCU (1931) – *Dictionarul enciclopedic ilustrat*. Bucarest, Cartea romanească.
- CIENKOWSKI, W. (1972) – *Teoria etymologii ludowej*. Varsovie.
- CRISTESCU-GOLOPENTIA, S. (1944) – *Drăgus, un sat din tara Oltului (Făgăras)*. Bucarest.
- DLR (1913) – *Dictionarul limbii române*. Bucarest, Ed. de l'Académie des Sciences.
- FOCHI, A. (1976) – *Datini si eresuri de la sfîrsitul secolului al XIX-lea*. Bucarest, Minerva.
- GOROVEI, A. (1915) – *Credinti si superstitii ale poporului român*. Bucarest.
- HASDEU, B.P. (1972) – *Etymologicum magnum Romaniae*. Bucarest, Minerva, vol.1.
- HOUTZAGER, M.E. (1935) – *Unconscious sound and sense-assimilations*. Amsterdam, H.Y. Paris.
- IONITĂ, M. (1982) – *Cartea vîlvelor : Legende din Apuseni*. Cluj-Napoca.
- KRAEMER, E. (1950) – *Les maladies désignées par le nom d'un saint*. Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica (Commentationes humanarum litterarum, XV, 2).
- MARIAN, S.Fl. (1898-1901) – *Sărbătorile la Români*. Bucarest, Socec, vol. 1-3.

- MARINOV, D. (1981) – *Izbrani proizvedeniya*. Sofia, Nauka i izkustvo, vol. 1.
- MAYER, E. (1962) – *Sekundäre Motivation*. Cologne.
- MUSLEA, I. et O. BÎRLEA (1970) – *Tipologia folclorului din răspunsurile la chestionarele lui B.P. Hasdeu*. Bucarest, Minerva.
- Nerej : Un village d'une région archaïque*. (1939). Bucarest, vol. 2.
- ORR, J. (1963) – « Etymologie populaire », in *Essais d'étymologie et de philologie françaises* : 1-15 . Paris, Klincksieck.
- PAMFILE, T. (1913) – *Agricultura la Români*. Bucarest.
- (1914) – *Sărbătorile de toamnă și postul Crăciunului*. Bucarest, Socec.
- PETROVICI, E. (1935) – « Folclor din Valea Almăjului (Banat) », *Anuarul Arhivei de folclor*, vol. 3 : 25-158.
- RĂDULESCU-CODIN, C. et D. MIHALACHE (1909) – *Sărbătorile poporului cu obiceiurile, credințele și unele tradiții legate de ele*. Bucarest.
- STEFĂNUCĂ, P.V. (1937) – « Cercetări folklorice în Valea Nistrului-de-Jos », *Anuarul Arhivei de folclor*, vol. 4 : 31-227.
- TOLSTOI, N.I. et S.M. TOLSTAYA (1988) – « Narodnaya etimologia i struktura slavianskogo ritualnogo teksta », in *X Mejdunarodnyj siezd slavistov. Slavianskoye jazykoznanie*. Moscou, Nauka : 250-264.